

ne  
on  
re  
es  
ie.  
es,  
nt  
an  
es  
ne  
ro-  
es,  
me  
au  
oix  
les  
e à  
Je  
our  
ses  
ses

Voici donc notre jeune fiancée, nantie d'un trousseau plus ou moins riche.

L'heure du mariage a sonné. Tous les honneurs de ce jour sont pour elle. C'est pour elle qu'éclatent les bombes et les pétards ; c'est pour elle que les musiciens jouent leurs airs les plus sonores. Les jeunes femmes lui font fête. Mais, au milieu des réjouissances dont elle est l'occasion et le sujet elle pense à sa mère. Au foyer natal, malgré son état d'in-fériorité voulu par la nature et par les mœurs, elle était heureuse, entourée de personnes de son sang. Que lui ad-viendra-t-il dans cette famille où elle entre, où tout lui est inconnu : inconnu, son mari ; inconnus, ses beaux-parents ; inconnu, l'entourage qui la considère ?

En général, les deux premiers mois du mariage, la jeune épouse est exemptée des soins du ménage. Elle se farde, se pare d'ornements d'or ou d'argent, elle revêt ses plus riches habits pour aller, sous la conduite de sa belle-mère ou d'une belle-sœur, faire les visites dans la parenté ou dans le voi-sinage. C'est la lune de miel.

Après, vient la servitude : servitude vis-à-vis du mari, servitude vis-à-vis des ascendants, servitude vis-à-vis de toute la famille ; plus tard, servitude vis-à-vis de ses enfants, et, toujours, servitude vis-à-vis de sa belle-mère.

Les étrangers, dont le regard effleure les mœurs chinoises sans les pénétrer, ne peuvent s'imaginer ce que les jeunes femmes chinoises ont à souffrir du fait de leurs belles-mères.

Ce sont parfois de véritables furies : le cœur rempli de haine, la bouche débordant d'imprécations et souvent, la main levée. Car c'est un privilège qu'elles partagent avec